

À l'école de Mattet, j'ai commencé à connaître le Concours Cerlogne

Ilda Dalle

J'ai commencé mon travail d'institutrice au mois d'octobre 1965 à l'école de Fangeas-Mattet au-dessus de Lillianes. Quelques jours avant l'ouverture de l'année scolaire je suis partie pour me rendre compte des lieux où j'allais devoir enseigner : à vélo de Donnas à Pont-Saint-Martin pour monter, à 6h10, sur le car des ouvriers de l'Ilssa Viola qui rentraient chez eux après avoir *fé la nêt* dans l'établissement sidérurgique ; descendue à Lillianes, il fallait partir à pied, direction les *mayens* et la Chapelle de Sainte-Marguerite. Je n'avais aucune idée de combien de temps j'aurais dû "grimper" pour arriver à mon école, école que j'ai d'ailleurs rejointe de la même façon, tous les jours, trois ans durant.

Arrivée au premier hameau, où il me semblait avoir déjà assez marché, j'ai rencontré une dame à qui j'ai demandé des renseignements. Il m'a semblé normal de le faire en patois, bien que mes sept ans d'école à Ivree et un certain esprit de contradiction typique de l'âge eussent un peu diminué mon sens de la tradition¹.

La dame très gentiment m'a dit que je n'étais qu'à mi-chemin et, quand elle



a su que j'étais la nouvelle maîtresse, elle s'est exclamée :

« O qué bel avé a métressa qu'ou parla ou patoué ! Damadjo qué i mé mat són pa ma a l'èhcóa ! Bén, tchao nè métressa... fran countenta... ».

J'avais parlé patois sans trop y penser, mais je crois que j'ai eu là la recette pour mes rapports futurs avec les gens, la façon de créer un lien très fort entre l'école et les familles.

C'est justement à l'école de Mattet que j'ai pris connaissance

Fangeas-Mattet. 1966/67 (photo Ilda Dalle)

du Concours Cerlogne. Il ne s'agissait pas encore d'une participation officielle mais, étant donné que l'école "sussidiata" n'arrivait qu'à la classe de troisième et que "mes" élèves de quatrième et cinquième étaient en réalité inscrits dans les registres de l'école du chef-lieu, les deux maîtresses, Gioconda Vercellin et Jolanda Stevenin, à l'occasion du Concours Cerlogne, nous envoyaient tous les ans une liste de noms à traduire dans le patois du hameau.

C'était la façon de faire participer ces quelques élèves qui allaient passer leur dernière semaine au chef-lieu, en les faisant participer à la fête du Concours qui se déroulait à ce temps-là au mois de juin, quand les écoles de hameau avaient déjà fermé leurs portes. Gioconda et Jolanda m'invitaient pourtant toujours à aller avec elles à la fête.

En 1968/69 j'ai enseigné à l'école de Mont-Blanc à Champorcher, ma première participation officielle au Concours Cerlogne. J'en avais parlé avec Rosa Glarey, l'institutrice du chef-lieu, en pensant de le faire en collaboration avec son école. Rosa m'a encouragé à y participer :

« Pourquoi ne pourrais-tu pas participer avec tes élèves tout simplement ?
Essaie ».

Elle m'a appris à écrire les difficultés du patois de Champorcher et, par la suite, avec mes élèves nous avons inventé quelques poésies en patois... et nous avons obtenu un premier prix inattendu le jour de la fête !

Après cette expérience encourageante j'ai continué à travailler pour le Concours Cerlogne à Favà d'Issogne, à Perloz, à Bard. Je ne sais plus en quelle année le "concours" a cessé de décerner des prix. Ce n'était pas l'important car les classes participantes avaient augmenté. Auparavant trop d'écoles étaient déçues après avoir tant travaillé, et la décision de primer les élèves et les enseignants d'une autre façon fut donc, selon moi, une très bonne idée : les travaux n'ont pas diminué, mais, bien au contraire, ils n'ont fait qu'augmenter.

En 1974/75 je suis arrivée à l'école de Vert à Donnas où j'ai enseigné et participé au Concours jusqu'en 2002, l'année de ma retraite. En réalité je n'ai jamais cessé d'y travailler, d'une part pour aider mes ex-collègues car un bon dossier pour le concours demande beaucoup d'engagement de la part de tout le monde, de l'autre dans le rôle de témoin sur certains thèmes. Je suis maintenant grand-mère de trois élèves de l'école, primaire comme maternelle, et donc... c'est bien aux grands-parents qu'on s'est le plus souvent adressé pour les interviews !

À Vert j'étais chez moi bien que... de l'autre côté de la Doire ! Dans le temps, et cela partout, je crois, dans la vallée, on avait l'habitude de se chamailler un peu entre habitants de l'adret et ceux de l'ubac... déjà le patois changeait beaucoup.

Un grand-père de mes premiers élèves, devenu par la suite arrière-grand-père, avait l'habitude de me dire en plaisantant :

« Dzo té lammo fran moué per tò henque t'a fét per lou nohtro poro patoué qué ire in tren dé perde-sé é té deuyo in gran mersi. T'a djeu in piquió défat : t'it dé l'indret ! ».

Je lui répondais :

« Sen pamé tan sé sen dé l'indret ou dé l'invers a forhe dé traverséi Djouére tchu lé dzór ! T'a da savéi qué entre les deux mon cœur balance ».

En effet, s'il m'a été toujours très naturel de parler mon patois de l'adret, au moment d'écrire je passais instinctivement à celui de Vert, encore qu'aidée par les collègues de l'endroit.

D'ailleurs, la confrontation avec les collègues et leurs patois, souvent différents du nôtre, a toujours représenté un moment très enrichissant dans la préparation du dossier pour le Concours.

Avec les enfants aussi la confrontation était fréquente. Je me souviens d'un jour des années 1980 où j'avais raconté en patois l'histoire d'un chien, *d'in tsun*. Tout de suite on m'a corrigée : *« Sé deui in tseun ! »*. Et en même temps un petit garçon d'un hameau un peu plus loin s'est exclamé : *« Tsun, tseun... sé deui tsén ! »*.

Au fil des années, tout le village, adret et ubac, a accepté de nous raconter des souvenirs, de nous expliquer le fonctionnement de quelques outils, de nous présenter un métier : parents, grands-parents, amis, syndic et administration communale, président des caves, président de la foire de Saint-Ours ou président de la Pro Loco, directeur de la centrale hydroélectrique, fromager, boulanger, tonnelier, menuisier, boucher, ancien meunier, etc.

Ce n'était pas seulement le patois qu'on essayait de valoriser, c'était aussi notre civilisation², notre territoire, les coins les moins connus de Donnas, c'était de l'histoire, de la géographie, des sciences...

Les sorties ont toujours été nombreuses et profitables et pas seulement pour le Concours.

Certains témoins venaient volontiers à l'école et alors on se retrouvait tous dans le salon. La séance se terminait d'habitude par de belles photos qu'on mettait dans les dossiers – nous avions à l'école la chambre noire pour les développer. Chaque élève préparait sa question en patois, même les enfants qui ne le parlaient pas et qui s'exerçaient avec un grand engagement. Il arrivait parfois au témoin d'expliquer deux fois la même chose : si par hasard il avait déjà développé le thème d'une future question, il était impossible d'éviter la répétition sans décevoir l'un ou l'autre des intervieweurs !

D'autres témoins plus timides ne venaient qu'accompagnés d'un ami ou d'un voisin, d'autres encore nous invitaient plutôt chez eux en petite délégation.

Ce qui me rend très heureuse c'est que les élèves patoisants ou ceux qui parlaient le piémontais³, l'école terminée, ont tout naturellement commencé à s'adresser à moi uniquement en patois ou en piémontais. À l'école l'habitude était de passer sans trop de problèmes de l'italien au français, du patois au piémontais, selon le travail du moment.



1981/82
Concours Cerlogne à Saint-Nicolas.
L'école maternelle de Vert.

(photo Ilda Dalle)

NOTES

¹ Étant donné qu'à ce temps-là il n'y avait pas encore d'école moyenne dans la basse Vallée et qu'un collège à Aoste n'était pas dans les moyens financiers de mes parents, la seule possibilité était de se rendre à Ivree, en partant en train de Donnas à six heures du matin et en revenant à sept heures le soir. Les dernières années on avait un peu amélioré l'horaire et je pouvais rentrer vers trois heures de l'après-midi avec le "train de l'amitié", deux heures de voyage de Ivree à Donnas ! C'était un train de marchandises qui n'avait qu'un wagon pour les voyageurs. À Pont-Saint-Martin ce train faisait presque tous les jours les manœuvres dans l'Ilssa Viola pour y laisser les wagons de ferrailles destinés aux hauts-fourneaux de l'usine et ce n'est qu'après ces manœuvres que j'arrivais enfin chez moi à Donnas.

² Valoriser notre civilisation et nos langues était d'ailleurs le but du GEV, le GROUPE D'ENSEIGNANTS VALDÔTAINS, qui s'était constitué dans les années 1980 et avec qui j'ai partagé plusieurs activités.

³ À Donnas, les habitants des hameaux qui se trouvent le long de la route nationale parlent le piémontais et, dans le temps, si l'un des parents parlait le piémontais c'était ce dialecte que les enfants apprenaient en premier.